



© Bradi Barth - www.bradi-barth.org

« Comme un fruit mûr... »

Fondements



© D.R.

Vierge à la grappe, Pierre Mignard (XVII^e siècle), Musée du Louvre

« Il donne du fruit en son temps¹ »

Réflexions bibliques sur la maturité spirituelle

AVANT D'ENTRER DANS SA PASSION, le Christ donne un dernier enseignement par une grande évocation que appelle habituellement « le jugement dernier » (Mt 25,31-46). Le Fils de l'Homme est face aux nations, et un discernement s'opère : à sa droite, il place tous ceux qui, ayant rejoint et aidé les plus démunis dans leurs souffrances et leur solitude, l'ont rejoint Lui-même ; à sa gauche, il envoie tous ceux qui n'ont eu d'intérêt que pour eux-mêmes et pour leur petit monde, sans vouloir jeter les yeux sur les tourments des plus faibles. Le roi de gloire ne fait aucun contrôle théologique des uns ou des autres, ne demande aucune validation en matière de piété ou de bonnes mœurs. On est mûr pour le Royaume quand on est dévoré par le souci des autres, des plus petits en particulier. Ce type de maturité suppose toute une

1. Cf. Psaume 1,3.



manière d'être au monde qu'il nous faut examiner. Elle transcende en tout cas les appartenances ethniques, confessionnelles. Ceux qui hériteront du Royaume ne semblent pas connaître le Christ et ne l'ont pas spécialement reconnu dans les pauvres qu'ils ont secourus. Pourtant ils ont fait choix d'une logique de vie qui est celle de ce Royaume où ils vont entrer glorieusement. Leur maturité s'est donc élaborée dans le secret, dans la profondeur du cœur, là où tout homme peut entendre Dieu et consentir à sa parole, même s'il ne sait pas que c'est Dieu qui lui parle. En admirant la foi de païens pendant sa vie publique, Jésus a mis en lumière cette maturité-là qu'il n'a pas toujours trouvée chez les siens, pourtant mieux formés et plus éclairés.

La maturité : un concept (quasi) biblique !

Le terme maturité nous vient du nom latin *maturitas*, lié à l'adjectif *maturus* qui donne « mûr » en français. Le registre premier de ces mots est celui de la récolte. Les fruits de la terre arrivés à leur plénitude sont mûrs pour être cueillis ou moissonnés. De manière métaphorique, on emploie ce vocabulaire pour les humains : mûre est la personne qui s'est quelque peu avancée en âge, qui a traversé des épreuves, qui ressaisit en un tout cohérent les différents aspects de son être, qui parvient à prendre des décisions et à transmettre à d'autres le *fruit* de sa propre sagesse. Il n'existe pas, dans l'hébreu biblique, de vocables qui soient les exacts équivalents des mots « maturité » ou « mûr » ; on trouverait des approximations comme le terme « ancien » pour désigner les hommes aguerris d'une communauté, capables de donner des conseils utiles. On peut aussi penser au terme « sage » qui a dans la Bible un poids particulier : le sage qui parle dans les premiers chapitres des Proverbes éduque son disciple et lui fait profiter de l'expérience qu'il a accumulée.

Fructification

Mais l'image de la maturité végétale dont nous sommes partis existe bel et bien dans l'Écriture pour évoquer l'épanouissement humain d'une personne. Cela commence même dans le chapitre inaugural de la Bible. La première parole que Dieu adresse aux humains est celle-ci : « Fructifiez et multipliez » (Gn 1,28). On interprète parfois cette exhortation comme un appel à la procréation (d'où la traduction courante, un peu usinière : « croissez et multipliez-vous ») ; mais l'usage de la métaphore (« fructifiez ») permet justement de se dégager de cette compréhension univoque. Dieu annonce une maturité à venir pour les humains : ils sont créés capables de porter du fruit, et toute la Bible éclaire peu à peu cette énigmatique fructification dont Dieu les a gratifiés. Le début de la lettre aux Colossiens reprend par deux fois l'exacte expression de la Genèse ; l'auteur de cette missive déclare aux habitants de Colosses que l'évangile « est en train de fructifier et de croître dans le monde entier comme il le fait chez [eux] », puis il reconnaît qu'eux-mêmes « fructifient par toute œuvre bonne et croissent en connaissance de Dieu » (Col 1,6 et 10).

Collaboration avec Dieu

La fructification au sens où la Bible l'entend ne consiste donc pas en un processus inéluctable, en un compte à rebours biométrique qui donnerait un effet attendu au temps prévu. Les quelques citations que nous avons effleurées suggèrent qu'il n'est d'authentique développement humain que croisé par l'action de Dieu. Le choix du verbe « fructifier » au seuil de la Genèse évoque cette collaboration nécessaire : les humains ne sont pas appelés à « faire quelque chose » qui serait de leur seul ressort, mais à porter du fruit. Le fruit se forme peu à peu, de manière assez mystérieuse, par un concours d'éléments



extérieurs (soleil, pluie...), intérieurs (la santé de l'arbre, sa propension à se développer) et d'une activité souterraine des racines et des sèves que nul ne peut exactement mesurer. Ainsi en va-t-il de l'intervention de Dieu dans le déploiement humain : il innerve et irrigue la chair qui s'ouvre à lui et fraie en elle des chemins inattendus, « car rien n'est impossible à Dieu », comme le disent les anges à Abraham et Sara après leur avoir annoncé un fils inespéré (Gn 18,14), comme l'ange Gabriel le redira à Marie qui vient d'acquiescer au projet de Dieu (Lc 1,37).

À ce propos, dans la Bible, un enfant est parfois nommé « fruit » quand sa conception et son mûrissement ne relèvent pas entièrement de l'action humaine. « Le fruit du ventre » de Marie est « béni », selon le mot d'Élisabeth parce qu'il procède du consentement d'une femme et de la secrète élaboration de Dieu. Marie s'est révélée mûre pour porter ce fruit, mûre pour œuvrer avec Dieu².

Il y a maturité et maturité

Liée à la fructification, il existe une imagerie biblique de la maturité : celle des fruits arrivés à maturation ; elle revient à plusieurs reprises chez les prophètes. Amos voit un jour « une corbeille de fruits mûrs » que le Seigneur lui présente tout en lui expliquant le sens de cette vision : « Mon peuple Israël est mûr pour sa fin » (Am 8,1-2). La traduction d'Osty ici donnée est faite *ad sensum*, pas tout à fait *ad litteram*³. Elle tente de faire sentir un jeu de mots de l'hébreu : ce qui est traduit par « fruits mûrs » correspond au seul terme hébreu *qayits* (« fruit d'été ») ; puis dans la proposition : « mon peuple est mûr pour sa fin », le mot « fin » se dit *qéts* en hébreu ; les « fruits d'été » et la « fin », *qayits* et *qéts*, se font écho à dessein. Même si le vocabulaire de la maturité n'est pas explicitement employé dans

2. La première fois que l'on parle du « fruit du ventre » pour désigner un enfant, c'est dans la bouche de Jacob : « Suis-je à la place de YHWH, dit-il à Rachel, qui t'a refusé le fruit du ventre ? » (Gn 30,2). De fait, Rachel enfantera, et son premier-né, Joseph, sera salué par Jacob comme « le fils de la fructifiante » (Gn 49,22).

3. Une traduction plus littérale serait celle-ci : « Le Seigneur YHWH me donna quelque chose à voir, et voici : c'était une corbeille de fruits d'été. Il me dit : "Que vois-tu, Amos ?" et je dis : "une corbeille de fruits d'été". Et YHWH me dit : "La fin est venue vers mon peuple Israël. Désormais je ne lui passerai plus rien" ».

le texte original, il est bien question des fruits qui atteignent leur stade ultime lors de la saison brûlante⁴. On constate en tout cas que la maturité suggérée ici renvoie non pas à un achèvement glorieux, mais à une disparition annoncée. Toute une frange de la population est en voie de pourrissement. Son rapport au temps est dévoyé; bien loin de vivre la durée comme une croissance enrichissante, beaucoup la considèrent comme un simple mouvement qu'ils voudraient hâter ou ralentir au gré de leurs convoitises. Les riches disent en effet : « Quand donc sera passée la néoménie, pour que nous vendions le grain, et le sabbat, que nous écoulions du froment ? » (Am 8,5). Ils attendent impatiemment la fin des jours de fêtes pour pouvoir reprendre au plus vite leurs commerces lucratifs et leurs escroqueries qui annihilent les plus pauvres (voir tout le passage : Am 8,4-7).

Les figues de Jérémie

On trouve encore l'image de fruits et l'intérêt pour leur maturation dans le livre de Jérémie. Le prophète s'oppose à l'opinion officielle de son temps, celle qui rassure tout le monde sans prendre en compte la réalité, selon laquelle il faudrait résister aux ennemis babyloniens qui menacent de toutes parts. Pour Jérémie au contraire, les Judéens doivent plutôt se rendre et se laisser déporter en Babylonie. Là, loin de leurs repères habituels, loin du temple en particulier où ils n'ont jamais vraiment rencontré Dieu, ils seront contraints de se rallier au Seigneur seul, ils retrouveront leur vocation de peuple de Dieu. Alors, dit le Seigneur par la bouche de son prophète, « vous me cherchez et vous me trouverez, car vous me rechercherez de tout votre cœur » (Jr 29,13). Or, le roi et sa clique qui refusent cette perspective, le Seigneur les rendra « pareils aux figues détestables, qu'on ne peut manger tant elles sont mauvaises » (Jr 29,17).

4. Le premier sens du mot *qayits* est « saison chaude »; par métonymie, le même mot désigne les fruits qui arrivent à maturité lors de cette saison.



Cette image des figes a été lancée un peu plus tôt, au début du chapitre 24; le Seigneur montre à Jérémie deux corbeilles de figes bien différentes: « une corbeille de figes très bonnes comme des figes de première récolte et une corbeille de figes très mauvaises qui ne peuvent être mangées à cause de leur mauvaise qualité » (Jr 24,2). Par le développement qui suit, on comprend que les bonnes figes représentent les déportés: ils sont entrés dans le temps de Dieu – les soixante-dix ans d'exil que Jérémie annonçait (Jr 29,10) –, un temps de maturation pour remettre son humanité en synchronie avec le Seigneur et retrouver son intimité. Ces exilés sont comme des figes venues à la bonne saison qui sont au meilleur de leur goût. Ceux qui demeurent dans le royaume de Juda ressemblent, eux, à des figes poussées hors saison et devenues immangeables.

Entrer dans le temps de la Parole

La maturité évoquée ici se décline sur deux niveaux au moins. Elle concerne des groupes humains: ceux qui acceptent de partir et ceux qui restent; elle concerne aussi des personnes: dans l'affrontement entre Jérémie et le roi Sédécias, deux individus plus ou moins mûrs s'affrontent. Dès les premiers mots du livre, Jérémie se récuse quand Dieu lui demande de porter sa parole, en arguant du fait qu'il est trop jeune; mais Dieu le reprend aussitôt: Jérémie est plus mûr qu'il ne le croit, lui que le Seigneur connaissait avant même sa conception (Jr 1,5). Et conformément au registre végétal qui sous-tend dans la Bible la question de la maturité, Dieu donne à voir à son prophète récalcitrant des branches d'amandier; cet arbre est nommé en hébreu *shaqéd*, « veilleur », parce qu'il produit ses premières pousses dès la fin de l'hiver avant tout autre arbre. Jérémie reconnaît le « veilleur », et Dieu lui répond qu'il veille sur sa parole pour la réaliser (Jr 1,11-12).



Le prophète est donc convié à entrer dans le rythme de la parole – ce verbe sur lequel Dieu veille comme il veillera sur celui qui la portera.

De fait, le tempo de la parole de Dieu met vite Jérémie en dissonance avec la langue de bois ambiante; il faut résister à l'ennemi, disent les collègues prophètes de Jérémie, et Dieu nous sauvera bientôt (Jr 28). Jérémie professe au contraire un temps de mûrissement nécessaire pour tous, qui s'oppose complètement à cette conception magique, désincarnée, de ses confrères. Or, Sédécias, « le roi qui siège sur le trône de David » (Jr 29,16), apparaît face à Jérémie dans toute son immaturité. Quand les grands du royaume décident de faire taire Jérémie qui, selon eux, professe des opinions défaitistes, ils vont trouver le roi et lui demandent de mettre à mort le prophète. Le souverain répond alors: « Le voici: il est entre vos mains car le roi ne peut rien



contre vous » (Jr 38,5). Sédécias ressemble à ces fruits hors saison que l'on produit de nos jours, de manière artificielle: il est inodore, incolore et sans saveur, ce qui ne veut pas dire qu'il est inoffensif, bien au contraire. Étant sans maturité, il laisse les uns ou les autres décider à sa place et ne fait « que » valider la violence que d'autres ont proposée.

Un mûr debout dans l'écroulement

Jérémie est alors jeté dans une citerne sèche pour y mourir de faim, et personne ne trouve rien à redire, sauf un étranger, l'eunuque éthiopien Ébed-Mélekh; ce dernier prend le risque d'aller trouver le roi, de plaider pour le prophète et obtient gain de cause – le roi écoute décidément toujours le dernier qui a parlé. Ébed-Mélekh retire avec ménagement Jérémie de sa fosse et manifeste ainsi le même type de maturité divine que Jérémie lui-même: il prend des risques quand il parle, il s'oppose à l'inertie générale, il a reconnu en Jérémie un porteur de la Parole. On apprend dans le chapitre suivant par un oracle du Seigneur qu'Ébed-Mélekh échappera à la tourmente qui s'abattra bientôt sur Jérusalem quand la ville sera investie (Jr 39,15-18). Qu'une prophétie personnalisée annonce ainsi l'avenir proche de cet homme montre qu'il est entré dans le temps de Dieu – il est donc mûr! –, ce temps que précisément la parole prophétique exprime. Quelle est la foi d'Ébed-Mélekh l'Éthiopien? Quelle affiliation peut-il avoir à Israël? Du point de vue de la maturité, cela ne revêt pas une importance décisive: face à un groupe de « croyants » qui jettent au trou un des plus grands prophètes, Ébed-Mélekh se dresse, manifestant une plénitude qui le rend frère de Jérémie. Ayant accueilli un prophète contre vents et marées, « il recevra un salaire de prophète » (Mt 10,41).

La maturité comme avènement de la chair en Dieu

S'intéresser à la maturité n'implique pas que l'on se projette d'emblée vers l'aval, vers un âge avancé de l'existence où la personne s'est formée et a fait ses preuves ; cela nous ramène plutôt vers l'amont, vers la source, vers le désir premier de l'être, même si ce désir ne donne pas encore sa pleine mesure. Jérémie dit d'emblée à Dieu qu'il est trop jeune pour porter le poids de sa parole, mais Dieu le rassure, le réveille autant qu'il veille sur lui, et Jérémie accepte sa mission. Son mûrissement se fera avec difficulté – Jérémie souhaitera, à la manière de Job, ne jamais être né et maudira le jour de sa naissance (Jr 20,14-18) –, mais il se fera, malgré l'époque troublée et menaçante que le prophète traverse. Il y a donc au départ un acquiescement, une audace ; Jérémie sait qu'il ne sera pas seul, il sait qu'il ne peut pas ne pas parler au nom de Dieu. Comme il le dira en une page qui illustre bien ce qu'est la maturité en Dieu : « J'ai dit : "Je ne ferai plus mention du Seigneur et je ne parlerai plus en son Nom". Mais c'était dans mon cœur comme un feu brûlant, enfermé dans mes os ; j'étais las de le contenir, je ne le pouvais pas » (Jr 20,9). Venons-en donc à ce désir liminaire, à cette porte d'entrée dans l'espace de déploiement en Dieu.

Porter du fruit ou prendre le fruit ?

Nous avons parlé de la métaphore végétale en citant en premier lieu la parole fondatrice de Dieu adressée aux humains : « Fructifiez et multipliez ». Cette comparaison implicite de l'humain à un arbre à fruit prépare déjà les deux chapitres suivants : l'homme et la femme seront au jardin, ayant reçu mandat de goûter de tout arbre, sauf du mystérieux arbre de la connaissance du bien et du mal (Gn 2). Le chapitre 3 évoque un drame : les humains mangent du fruit de cet arbre, après avoir écouté les persiflages du serpent. Or, si Dieu



leur a d'abord enjoint de « porter du fruit » (Gn 1,28), n'est-ce pas pour les avertir préventivement que le dilemme n'est pas pour eux de prendre ou de ne pas prendre un fruit : l'enjeu qui leur est proposé est de produire un fruit. La résolution de leurs questionnements n'est donc pas en dehors d'eux comme le serpent le leur susurre, mais en eux, dans cette chair que Dieu a façonnée, bâtie (cf. Gn 2,7 et 22) et dans laquelle il cherche à les rencontrer⁵.

Des humains en devenir

D'autre part, une première maturation, essentielle, se fait entre Genèse 1 et Genèse 2, comme pour montrer que l'humain est appelé à se déployer avec Dieu. Il est dit en Genèse 1,27 : « Dieu créa l'humain (« l'adam ») à son image (...) ; mâle et femelle il les créa ». On peut être déconcerté par l'appellation « mâle et femelle » : elle a une connotation animale qui semble inappropriée à des créatures faites glorieusement « à l'image de Dieu ». Mais elle provoque une attente, un suspens : les humains sont répartis comme les animaux en mâles et en femelles, mais tout n'est pas encore dit. La fin du chapitre suivant nous fait assister à l'éclosion des termes femme et homme. Quand l'homme voit « l'aide » que Dieu lui amène, il se met à parler pour la première fois : « Celle-ci, cette fois, est l'os de mes os, la chair de ma chair. Celle-ci, on l'appellera femme (*ishah*) parce que de l'homme (*ish*) elle a été prise, celle-ci » (Gn 2,23). De mâle et femelle au chapitre 1, on passe donc à homme et femme – ou plutôt : femme et homme – au chapitre 2. C'est dans la rencontre, la parole, l'acquiescement à la vie incarnée (« la chair de ma chair ») que femme et homme trouvent leur avènement ; ils ont d'ailleurs un nouvel épanouissement à connaître : « devenir une seule chair » de deux qu'ils sont (Gn 2,24). De mâle et femelle, ils deviennent femme et homme, avant de s'épanouir en époux et épouse.

5. Quand en effet Dieu leur a annoncé que, de deux qu'ils sont, ils feraient une seule chair, c'est pour les engager dans l'aventure de la communion, qui relève, non des seules ressources humaines, mais de Lui d'abord, le maître de toute union.

Le diptyque inaugural

Genèse 1 et 2 d'un côté et Genèse 3 de l'autre évoquent ainsi deux attitudes fondamentales possibles. Selon les deux premiers chapitres, on vit dans la chair, la rencontre, la parole adressée, la collaboration avec Dieu; une maturation de l'être incarné est promise, sans jamais être présentée comme un cheminement purement individuel: c'est un mystère d'union qui est annoncé. Mais toute cette maturation suppose qu'on ne mette la main sur personne et que rien ne soit programmé. Le face à face ne peut se prévoir, la parole ne saurait, si elle est parole, être préparée d'avance. La maturité vient pour qui a les mains vides, accepte d'attendre et de faire confiance, n'a pas déjà l'idée de ce qu'il devrait devenir ou obtenir.

En Genèse 3 au contraire, on végète dans la non-parole, on parle de Dieu comme d'un absent, on réduit l'existence à des problèmes qu'on essaie de résoudre par des mesures extérieures à soi. On ne mûrit pas dans ce monde-là: on fait du sur place, occupé à contrôler, à mesurer, à se méfier de toute personne – de Dieu d'abord – qui n'obéit pas aux normes qu'on a soi-même fixées ou ne donne pas les résultats escomptés.

Discerner les mûrs et les morts

Ce diptyque, on le retrouve sans cesse dans la Bible. Des Pharisiens posent un jour une question à Jésus sur la répudiation; on pourrait la qualifier de question de société qui tourmente des gens épris de vérité. En fait il n'en est rien: ils interrogent Jésus « pour le mettre à l'épreuve » (Mt 19,3). Or, leur question les révèle, eux d'abord: « Est-il permis de répudier sa femme pour n'importe quel motif? ». Jésus leur répond aussitôt, non sans ironie, en leur demandant s'ils ont déjà lu la première page de l'Écriture: au commencement le Créateur a prévu la rencontre et la communion. Et Jésus de citer Genèse 1 et Genèse 2.



Si la répudiation est prévue dans la Loi de Moïse, ajoute-t-il, « c'est à cause de votre dureté de cœur ». Jésus évolue donc dans l'espace de Genèse 1 et 2 et ses interlocuteurs, qui veulent disqualifier Jésus tout en égratignant les femmes au passage, appartiennent, eux, au monde de Genèse 3. Dans ce monde, on planifie la séparation – en particulier entre hommes et femmes –, on pose des questions piégées, on n'écoute pas Dieu ou on utilise sa parole à ses propres fins. La réponse de Jésus met en pleine lumière ces petits bonshommes immatures, fiers de leur pouvoir et forts de l'effet de meute que leur triste confrérie produit.

Un contre-exemple : Saül l'immature

En ce qui concerne la maturité avec Dieu, je voudrais évoquer un contre-exemple célèbre: le roi Saül. Pourquoi choisir un contre-exemple plutôt qu'un bel exemple? Parce que les gens qui entrent dans leur plénitude sont chacun un cas particulier; il est difficile de tirer une doctrine ou une théorie de leur avènement puisqu'il est imprévisible et parfois ne tient à rien de tangible. Un contre-exemple, un peu comme les lois négatives du Décalogue (« tu ne tueras pas », « tu ne commettras pas d'adultère »...), indique les zones mortifères à éviter, tout en laissant libre de découvrir des chemins vivifiants que nul ne saurait tracer d'avance. Et puis, concernant Saül en particulier, les livres de Samuel en font une figure pédagogique: il est le premier roi messie d'Israël, son histoire se déroule sur vingt-cinq chapitres (1S 9-2S 1; 2S 21), il faut donc que nous le contemplions. D'une certaine manière, toutes les situations où le Seigneur l'a emmené sont celles qu'un messie doit vivre; il les a mal assumées, il n'a pas mûri dans la vocation messianique qui était la sienne, mais il n'empêche qu'il nous présente en creux ou à l'envers⁶ ce que serait un homme mûri pour sauver son peuple.

6. « Nous voyons à présent dans un miroir », dit l'apôtre Paul (1Co 13,12). C'est ce que parfois l'Écriture nous montre: une figure à l'envers; il faut attendre la lumière du Christ, pour voir les choses à l'endroit. Jésus est un Saül ou un Absalom inversé.



*Garçon avec un panier de fruits.
Le Caravage, 1593, Galerie Borghèse, Rome*

Chemins pédagogiques pour mûrir avec Dieu

Les premiers moments de l'histoire de Saül font l'effet d'une pédagogie divine, tout orientée vers l'acquisition d'une maturité avec Dieu, par Dieu, en Dieu. On connaît l'histoire : Saül est envoyé par son père Quish, de la tribu de Benjamin, rechercher des ânesses égarées. Il part avec un serviteur de la ferme familiale, et c'est pendant ce périple qu'il rencontrera Samuel, le prophète averti par Dieu, qui confèrera l'onction à Saül, devenu ainsi le premier roi messie d'Israël (1S 9-10).

Tout d'abord Saül et son compagnon de route ne trouvent pas les animaux perdus : ils parcourent du pays pendant trois jours, mais c'est en vain. Saül donne alors le signal du retour chez son père, mais le serviteur, un homme attentif à ce qui se passe, lui propose de faire



un détour par une bourgade toute proche où réside un « homme de Dieu » (on apprendra qu'il s'agit du prophète Samuel): « Allons-y donc, peut-être nous annoncera-t-il le chemin sur lequel nous avons marché » (1S 9,6). Le serviteur, un homme mûr, a bien compris que leur randonnée sans résultat signifiait certainement quelque chose et que Dieu cherchait à leur parler. Tout est à l'avenant de cette pensée simple et profonde: les allers et venues de Saül vont être autant d'étapes pour apprendre qui il est, d'où il vient, comment Dieu le conduit et comment entrer dans ce compagnonnage avec Dieu.

Connaître Dieu pour l'attendre avec confiance

Il y aurait bien des choses à dire sur la rencontre de Samuel et de Saül dans notre chapitre 9, sur le sacrifice qui doit avoir lieu et le repas qui le suit. Le lendemain matin en tout cas, avant que Saül ne reparte avec son serviteur chez son père, Samuel le convoque seul à seul et lui verse sur la tête l'huile d'onction (1S 10,1). Pour l'assurer que c'est bien le Seigneur qui trace son chemin, il annonce à Saül quelles étapes jalonnent son parcours jusqu'à la maison de son père. Le voyage de retour est donc très différent de l'aller: là où Saül et son acolyte ne trouvèrent pas ce qu'ils cherchaient, ils feront désormais toutes les rencontres annoncées dans l'ordre notifié. Les différentes étapes qu'ils ont à parcourir contribuent à déplacer les repères de Saül: elles lui proposent une maïeutique en mouvement pour qu'il naisse à sa vie d'homme que Dieu a choisi pour le service de son peuple.

Parler de « naître » n'est pas hors de propos: la première halte se fera près du tombeau de Rachel, là même où naquit la tribu de Saül. Croisant auprès de la tombe ancestrale, Saül est en effet amené aux origines de son clan, à ses propres fondations. Il faudrait longuement évoquer Rachel, la grande matriarche. Stérile, elle enfante un

filis quand Dieu se souvient d'elle et le nomme Joseph en disant : « Que le Seigneur ajoute (*yoseph* en hébreu) pour moi un autre fils » (Gn 30,22-24). Rachel a compris qui est Dieu : celui qui donne la vie là où elle était impossible et qui la donnera encore. Cet autre fils prophétisé par elle sera Benjamin, l'ancêtre de Quish et de Saül, qu'elle enfante en se mourant à Bethléem-Éphrata (Gn 35,16-20).

Or, tous les chemins de Saül (jusqu'au chapitre 11) seront autant d'apprentissages de cette vérité : Dieu donne la vie, Dieu sauve, y compris dans les situations apparemment perdues. Il faut attendre le dernier moment parfois – comme Benjamin qui naquit d'une mère mourante et fut arraché du ventre maternel par une accoucheuse –, mais la vie, ténue, secrète, fait son chemin. La maturité est d'attendre cette vie jusqu'au bout. Or, la faute de Saül sera de ne pas entrer dans ce temps de Dieu, de reprendre la main en quelque sorte. Bien qu'il ait été formé par ses premiers voyages, il n'apprend rien. Il n'attend pas Samuel qui doit venir et fait des sacrifices qu'il n'était pas habilité à faire (1S 13), il ordonne un jeûne sacré à contretemps (1S 14)... Il est en décalage par rapport au temps de Dieu, ses actes tombent à côté du rythme. Il n'a pas mûri.

Le messie Jésus vient habiter toute cette histoire pour lui redonner son tempo. Il attend, lui, jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que la pierre soit roulée sur son corps, sûr que le Père le sauvera au temps voulu. J'oserais dire que la maturité du Christ, c'est l'accomplissement des Écritures. Le fruit qu'il porte en temps et en heure fait aboutir enfin toutes les maturations avortées des histoires humaines.

Père Philippe LEFEBVRE, *o.p.*
Fribourg